Cahiers de littérature orale

70 | 2011
L'adresse indirecte ou la parole détournée

De l'efficacité de l'adresse indirecte

Au sujet des noms-messages chez les Bwa (Mali-Burkina Faso)

Cécile Leguy

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clo/1285
DOI : 10.4000/clo.1285
ISSN : 2266-1816

Éditeur
INALCO

Édition imprimée
Date de publication : 30 décembre 2011
Pagination : 157-174
ISBN : 978-2-85831-202-3
ISSN : 0396-891X

Référence électronique
Cécile Leguy, « De l'efficacité de l'adresse indirecte », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 70 | 2011, mis en ligne le 18 mars 2013, consulté le 26 janvier 2024. URL : http://journals.openedition.org/clo/1285 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clo.1285

Ce document a été généré automatiquement le 26 janvier 2024.

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

De l’efficacité de l’adresse indirecte

Au sujet des noms-messages chez les Bwa (Mali-Burkina Faso)

Cécile Leguy

1 S’adresser à quelqu’un en parlant à quelqu’un d’autre est une stratégie de discours d’une efficacité certaine. Ainsi l’interlocuteur direct est-il en même temps récepteur et témoin d’une parole qui concerne une autre personne, ce passage par un tiers ne faisant que renforcer la portée du message, comme l’a bien montré Christiane Bougerol dans ses travaux sur le « cancan » aux Antilles (1997, 2000). Le tiers n’est cependant parfois qu’un médiateur involontaire, tel l’animal auquel on parle et qui, sans rien dire, permet d’émettre un propos qu’on ne saurait adresser directement à son véritable destinataire. Deborah Tannen dévoile ainsi comment l’animal domestique peut être médiateur d’une parole délicate à énoncer dans les familles de la classe moyenne aux États-Unis (2004). Une femme pourra par exemple dire à sa fille, étudiante dans une autre ville, combien le chat est triste de son absence – voire s’adresser au chat pour lui demander confirmation –, alors qu’elle n’avouera pas sa propre peine. On peut s’interroger sur l’efficacité de l’adresse indirecte quand le tiers est passif. Nous aborderons cette question à partir de ce qui peut être considéré comme un « jeu de langage », poétique et performatif : l’attribution à un enfant d’un nom qui est en même temps l’occasion d’émettre un message. Comme l’animal précédemment évoqué, l’enfant est alors l’innocent porteur d’une parole, indirectement adressée à quelqu’un d’autre.

2 La pratique du nom-message a été observée dans de nombreuses sociétés africaines, mais tend à disparaître dans certaines régions, notamment du fait de l’expansion de l’islam qui la condamne, ainsi que, par endroits, du christianisme (surtout protestant). Les Bwa[1], qui ont toujours résisté face à la religion musulmane, ont accueilli le christianisme (majoritairement catholique)[2] depuis les années 1920 à Mandiakuy et un peu plus tardivement dans les autres régions du *Bwa-tun*[3]. L’Église catholique, si elle impose le choix du nom d’un saint comme nom de baptême, n’interdit pas forcément l’usage des noms dits « traditionnels », qui sont même actuellement plutôt valorisés. De plus en plus souvent aujourd’hui, les catholiques bwa demandent en effet à ce que leurs enfants soient baptisés avec deux prénoms, l’un chrétien l’autre « traditionnel »,

généralement sous forme de « message »[4]. Quant aux non-chrétiens, ils reçoivent exclusivement des noms en boomu. Comme dans de nombreuses sociétés africaines, il n'existe pas à proprement parler de répertoire de noms propres, chacun pouvant façonner un nom en fonction des circonstances ou de ce qu'il souhaite faire entendre.

3 Comment fonctionne le nom-message et quels sont les différents niveaux d'indirection exprimés à travers les noms donnés aux enfants ? Quelles sont les stratégies de sens opérantes quand un nom est donné « contre » quelqu'un ? La qualité poétique des formules choisies pour nommer les enfants a-t-elle de l'incidence sur l'efficacité de ce type de parole indirecte ? Tel est le questionnement qui guidera notre réflexion dans cet article.

Fonctionnement du nom-message et niveaux d'indirection

4 Les noms-messages dont il est question sont des noms usuels, employés en référence comme en adresse, donnés en boomu quelque temps après la naissance d'un enfant. Un nouveau-né reçoit habituellement un nom d'un grand-parent paternel (ou du responsable de son lignage, dans la mesure où il s'agit d'une société patrilinéaire) et un autre nom d'un aïeul maternel (le plus souvent sa grand-mère), et est désigné par l'un ou l'autre selon les relations que son interlocuteur entretient avec l'un ou l'autre lignage. Il peut selon les cas recevoir aussi un nom de quelqu'un d'autre : de sa mère par exemple si les circonstances de la naissance lui ont paru remarquables, d'une autre personne de son entourage ou bien encore d'un forgeron.

5 Tous les noms de personne ne sont pas des noms-messages. Certains sont purement descriptifs. C'est le cas de ceux donnés aux jumeaux ou aux enfants nés après le décès de leur père, ou de ce qui s'apparente à des sobriquets, comme ces noms mettant en valeur une spécificité physique remarquée du bébé (par exemple : *Còcí*, « Petit oiseau », du nom d'un oiseau minuscule[5], que l'on peut donner à un enfant chétif). Ces noms descriptifs sont cependant relativement rares. D'autres peuvent être compris comme des messages adressés à des entités surnaturelles, tels les noms théophores attribués suite à un sacrifice par exemple, ou encore les noms-repoussoirs[6] comme *Súbwézo* (chiffon/petit), « Petit chiffon » – par lesquels on désigne généralement un enfant né après plusieurs décès[7]. Des noms de ce type sont couramment portés et présentent également une dimension messagère dans leur adresse aux entités surnaturelles ou aux ancêtres. Ils peuvent, de manière subtile et insidieuse, être entendus comme un message ironique indirectement adressé à ceux qui avaient soupçonné une impuissance ou la stérilité du couple, quand l'enfant tardait à venir. Choisir de nommer ainsi un enfant peut aussi être une manière de faire taire les médisances de ceux qui voudraient croire à la malédiction ou à l'incapacité d'une famille. Pour le responsable du lignage, énoncer un tel nom est également une manière de s'assurer de l'appui des puissances surnaturelles et d'imposer cette assurance aux autres.

6 Cependant, les noms les plus fréquemment donnés sont des noms-messages adressés plus précisément à une personne ou à un groupe de personnes. La majorité des noms du corpus recueilli[8] sur le terrain sont en effet des noms allusifs qui visent à transmettre un message. La naissance d'un enfant est l'occasion pour certains d'émettre une parole d'une manière tout à fait valorisée dans ce contexte où « bien parler » consiste à parler

en proverbes. Ce qui fait du choix d'un nom-message une stratégie semblable à celle qui est à l'œuvre quand on a recours au langage proverbial. Tous deux consistent en des formules elliptiques qui prennent sens dans le contexte plus général de leur énonciation : ne peuvent vraiment les comprendre que les personnes concernées.

7 Comme tout type d'adresse indirecte de manière générale, cette forme de parole contredit le principe de coopération énoncé par Grice (1979, 61). D'abord, la maxime de quantité (« Ni trop peu ni trop d'information ») n'est pas respectée dans la mesure où l'énonciation est généralement minimale au point qu'il est nécessaire pour comprendre le message d'être « averti » et parfois, comme nous le verrons par la suite, de savoir « déplier » le nom pour comprendre le discours qu'il porte. La maxime de qualité (« Que votre contribution soit véridique »), est elle aussi mise à mal puisque la parole est tellement elliptique qu'elle ne peut être ni vraie ni fausse[9] : seuls ceux qui savent de quoi il est question la comprennent, l'individu nommé pouvant lui-même ignorer le sens de son nom s'il n'a pas la curiosité de le demander en grandissant. La maxime de modalité, enfin, est contredite par définition. En effet, la coopération suppose qu'on soit « clair » et qu'on évite toute ambigüité. Cela est évidemment impossible dès lors qu'on choisit ce mode d'expression. Seul le *be relevant* de Grice (maxime de relation) est ici respecté, mais seulement dans la mesure où, dans ce contexte, pour une personne respectable, il est effectivement très « à propos » de savoir faire entendre ses critiques ou autres paroles acerbes de manière détournée… Car il ne s'agit pas tant de coopérer que de sermonner, condamner, soumettre ceux auxquels sont indirectement adressés les messages implicites portés par les noms donnés aux enfants. Comme le dit justement Francis Jacques (1985, 72) : « Grice est le chef de file du normativisme conversationnel. Son principe de coopération est normatif. Or la réalité de la communication est habitée par le conflit et l'antagonisme ». Ce qui importe en effet, à celui qui donne un nom-message à l'enfant qui vient de naître, c'est de se faire entendre tout en faisant preuve de sa maîtrise, tant de la parole que de la situation. Il recourt pour cela à une stratégie qui lui permet, d'une part, d'être compris immédiatement par ceux qui sont ouvertement concernés par le message en question – même s'il peut être difficile à accepter – et, d'autre part, d'énoncer un propos qui pourra plus généralement être entendu et sera d'ailleurs bien souvent glosé comme une parole d'ancien visant à cadrer le champ d'action possible et à rappeler les conventions.

8 Il est alors possible de préciser le fonctionnement de cette adresse indirecte. C'est tout d'abord au niveau du cercle fermé de ceux qui sont explicitement concernés par le message que porte le nom que ce mode de communication opère. Quand le nom est formulé, toutes les personnes présentes l'entendent comme un message à comprendre en relation avec le contexte social plus général de cette naissance. Cependant, dans la mesure où cette parole est celle qui servira à nommer la personne ainsi désignée, le message n'est pas seulement indirectement adressé, il sera également par la suite indirectement émis, par tous ceux qui la désigneront de cette manière comme par elle-même quand elle sera amenée à se présenter. Comme un proverbe qui peut, même hors contexte, avoir du sens pour ceux qui en connaissent les usages possibles et véhiculer ainsi une certaine manière de voir le monde, le nom prend alors de l'autonomie vis-à-vis des circonstances de la naissance pour signifier plus largement un positionnement. N'y a-t-il pas alors un deuxième niveau d'indirection, l'adresse indirecte touchant le cercle ouvert de tous ceux qui, dans la mesure où ils en comprennent le sens général, peuvent subir le caractère conventionnel et normatif du message ainsi transmis ?[10]

9 Celui qui choisit le nom n'entend donc pas seulement être compris, communiquer son message, il sait aussi qu'émis de cette manière, celui-ci s'impose à tous, du fait des spécificités de la situation d'énonciation d'une part et de la propension des noms personnels à être continuellement réitérés d'autre part. Celui qui pense comprendre qu'un nom a été donné pour s'adresser indirectement à quelqu'un – ou à lui-même – dira qu'on a émis le nom à son intention, ce qu'on exprime souvent en français local en disant qu'on a donné le nom « contre » lui[11]. L'aspect virulent du nom-message est posé comme une évidence : il s'agit d'une prise de position, d'un jugement.

Donner le nom « contre » quelqu'un : des stratégies de sens

10 Le donneur, énonciateur du message, est dans la plupart des cas une personne d'âge mûr : le patriarche du lignage, la grand-mère maternelle de l'enfant ou bien une vieille tante qui a quelque chose à dire et profite de cette occasion. Il est rare que les parents nomment eux-mêmes leur bébé, et s'ils le font c'est bien souvent de manière plus anodine, en lui donnant un nom circonstanciel ou descriptif. S'ils sont chrétiens, ils choisissent généralement eux-mêmes le nom de baptême et peuvent, si l'enfant n'est pas nommé par un ancien[12], lui donner également un nom en boomu, ce qui se fait régulièrement aujourd'hui, sans que cela soit forcément dans l'optique d'émettre un message. Ils peuvent également demander conseil à un ami ou au prêtre qui s'apprête à baptiser l'enfant[13]. Les parents, surtout s'ils sont jeunes, ne se sentent généralement pas habilités à user de cette forme de parole indirecte. Tout comme un cadet se gardera d'énoncer un proverbe trop critique à l'égard d'un aîné (Leguy, 2000), ils se méfient de la portée d'une parole dont ils ne maîtrisent pas encore toutes les subtilités. Les « noms donnés contre » sont donc bien souvent des paroles propres aux anciens, à ceux qui – de même – maîtrisent le langage proverbial.

11 Le nom-message ne s'adresse pas à l'enfant. Il est énoncé pour la première fois lors de la première sortie de l'enfant et de sa mère – en général trois jours après la naissance pour un garçon, quatre pour une fille – dans le cas du nom donné par le responsable lignager[14], ou bien quelque temps plus tard quand il est présenté à sa famille maternelle, selon l'éloignement de celle-ci. Proféré à voix haute, il est entendu de toutes les personnes présentes et devient le nom usuel par lequel l'individu est désigné et appelé, non seulement par celui qui le lui donne, mais également par tous ceux qui sont en relation avec ce dernier (les membres de son lignage, ses amis...).

12 Le moment de la dation du nom est ordinairement banalisé dans la mesure où les noms usuels n'ont rituellement pas la même importance que le nom dit « du marigot » (*vún-yènú* : marigot/nom), reçu lors d'une cérémonie de présentation de l'enfant au Do[15], première initiation qui a lieu dans les années qui suivent la naissance. Selon les enquêtes, ce « nom du marigot » est généralement choisi parmi les noms usuels des ancêtres lignagers et inscrit ainsi l'enfant dans une continuité (Leguy, 2012). Il demeure secret et inusité, par mesure de précaution. Cependant, derrière le désintérêt de façade manifesté vis-à-vis du nom usuel et de sa dation – il est reçu sans cérémonie, si ce n'est que les cheveux de l'enfant ont été rasés préalablement à sa sortie, comme ce sera le cas pour chacun des rituels qui jalonneront sa vie –, toutes les personnes présentes manifestent une certaine crainte et une grande attention. La parole ainsi émise, sur laquelle on ne peut revenir, peut être particulièrement amère ou critique. Quelle que

soit sa virulence, elle sera réitérée à chaque fois qu'en toute simplicité on appellera l'individu par son nom, et ce jusqu'à la fin de sa vie. L'énonciateur a ainsi l'assurance que son message échappera à l'oubli, qu'il continuera de porter son discours au-delà de sa propre mort.

13 Un nom-message donné « contre » quelqu'un peut être la simple expression d'une insatisfaction. C'est le cas, par exemple, quand un père de famille profite de la naissance d'un fils chez son benjamin pour manifester sa désapprobation vis-à-vis de son aîné, qui a décidé de cultiver séparément avec ses grands enfants, en nommant le nouveau-né *Dànmi* (limite/existe) : « Il y a des limites ». Le destinataire principal du message est l'oncle paternel de l'enfant, mais chacun est interpellé par la portée de celui-ci, dans sa critique d'une vie moderne où l'individualisme prend le pas sur la vie familiale, tout comme dans sa volonté manifeste de réconciliation. De même, le grand-père de *Sàtían* (a caché/vérité), « La vérité a été cachée », a donné ce nom, exprimant sa lassitude face à une situation conflictuelle dans laquelle la famille était enfermée, tout en espérant avoir un impact sur son auditoire. Car, bien souvent, le nom-message énoncé de manière indirecte est cependant chargé d'une intention : celle de faire entendre un avis et, par là, de faire changer les choses. L'impact du message sera d'autant plus important que la personne qui a choisi le nom est reconnue pour son autorité et son expertise[16].

14 Ainsi, il arrive souvent que les parents d'une jeune fille soient insatisfaits du mariage de celle-ci, surtout si elle n'a pas pris la peine d'attendre leur consentement pour partir avec un prétendant ou bien si elle s'est laissé entraîner par un rival du promis dont ils ont reçu cadeaux et prestations de travail depuis quelques années, dans le cadre d'une entente entre familles. Les noms-messages donnés par les parents de la mère de l'enfant – et plus précisément par la mère de celle-ci, grand-mère maternelle de l'enfant – sont au regard du corpus les plus acerbes, porteurs des critiques les plus virulentes (Leguy, 2005). *Mùúcirá* (cela+*nég.*/concerne+nous), « Cela ne nous concerne pas », est par exemple un garçon qui porte en son nom le dédain exprimé par des parents déçus du choix matrimonial de leur fille. *Máwe* (*nég.*/faire), « Cela ne se fait pas », est le deuxième enfant d'un couple dont l'alliance a été décriée en raison d'un redoublement, une sœur aînée de sa mère étant déjà mariée dans cette famille. Nombreux sont les noms du corpus à énoncer des messages semblables : lorsque l'on n'a pas su retenir sa fille et qu'elle s'est éprise d'un inconnu – ce qui arrive de plus en plus souvent avec le développement des emplois d'aide ménagère en ville –, on nomme par exemple sa petite fille *Wétá* (fais/part), « Fais ton choix ». Si les Bwa accordent une grande importance à la liberté individuelle – dont celle des femmes –, les stratégies d'alliance familiales peuvent cependant conduire les parents à engager leur fille très tôt pour s'assurer du meilleur parti et à tout faire pour qu'elle n'épouse pas quelqu'un de plus basse condition, un garçon sans frère ou pire, l'enfant de rivaux matrimoniaux[17]. Face au choix d'une jeune fille, on se tait cependant – l'important étant de ne pas se fâcher – et on laisse faire les jeunes, surtout s'ils s'aiment. Mais on ne manquera pas, à la première occasion, dès qu'un bébé se présentera et peut-être même ensuite, lors des naissances suivantes, d'exprimer ce qu'on en pense en choisissant avec soin le nom des enfants. La grand-mère de *Zùára* (« est déconsidérée ») l'a ainsi nommée parce que le mari de sa mère est pauvre et non chrétien. Quand une fille part se marier dans une famille de rivaux, si l'union ne suffit pas à annuler la rivalité, cela sera manifesté par le nom donné à l'enfant qui en naîtra. *Tan'éré* (voix[18]/une seule), « Une seule parole », signifie qu'on ne reviendra pas sur ce qui est établi. *Zunbàbè* (connaître/leur/chose),

« On les connaît », se présente de même comme un message adressé aux jeunes du lignage rival, afin de leur faire entendre la position du lignage de la jeune fille et de les avertir que cette union ne doit pas être considérée comme un signe d'ouverture, autrement dit qu'ils ne sont pas pour autant autorisés à venir faire la cour aux filles de la famille.

15 Il arrive alors couramment que face à la déception exprimée par les parents de la jeune fille, ceux du garçon manifestent leur désir de réconciliation en nommant l'enfant de leur union (pas forcément le premier, dans la mesure où il s'agit en quelque sorte d'une « réponse ») d'un nom-message adressé aux parents de la fille comme *Nɛmù'u* (donne/cela/se passe sans histoire), « Fais que cela se passe sans histoire » ou *Hɛ́radò* (paix/est difficile), « La paix est difficile ». La série des noms donnés aux membres d'une fratrie par les deux lignages de leurs parents présente ainsi le dialogue tout allusif qui anime les deux familles, les parents de la mère manifestant de façon parfois très amère leur mécontentement, tandis que les parents du père les invitent à accepter la situation.

16 Parfois le message est adressé non pas à la famille du conjoint, mais à celle du rival éconduit. C'est en effet le plus souvent de cette manière qu'en cas de rivalité entre deux jeunes hommes, les parents du père, prétendant victorieux, manifesteront indirectement leur joie. Par le nom, ils signifient qu'ils sont en position de vainqueur, l'enfant étant la manifestation même de leur réussite. L'allusion n'est pas alors seulement l'expression de la satisfaction d'avoir fait une belle union, c'est aussi une provocation destinée directement aux familles des autres prétendants ou du fiancé malheureux. Ainsi, *Dápobà* (pouvoir/plus que/eux), « Nous sommes les plus forts », tient-il son nom du conflit qui a opposé son lignage paternel à la famille du premier fiancé de sa mère. De manière plus virulente encore, à travers le nom de *Wàpà* (nous/se concurrencer, rivaliser), « Nous nous concurrençons », le responsable lignager invite les jeunes à poursuivre leurs conquêtes pour obtenir les meilleures épouses et faire prospérer la famille, tout en adressant aux « perdants », qui ne manqueront pas d'entendre un jour le nom de l'enfant, un message ouvertement provocateur. *Pà'áhán* (Force-Femme), « Femme de la force », *Pà'ásín* (force/est délicieuse), « La force est bonne » et *Buɲàhán* (cadeau/femme), « Femme cadeau » [19] sont des noms qui manifestent pareillement la victoire du père de leur porteur sur un autre prétendant.

17 Les problèmes relationnels ou politiques peuvent également inspirer les donneurs de messages, trouvant ainsi le moyen d'exprimer leurs opinions sur des décisions ou des situations qui ne leur plaisent pas. C'est souvent ce que font les vieilles femmes, qui ne prennent pas forcément part aux décisions villageoises, mais peuvent suggérer par un message allusif qu'une situation conflictuelle a trop duré ou qu'une décision n'est pas raisonnable. Elles prennent de manière indirecte la parole, sachant bien qu'elles seront entendues. Un homme a par exemple été nommé *Fíobɛ̀* (Fio/chef), « Chef de Fio », à sa naissance dans sa famille maternelle, famille dans laquelle étaient ordinairement désignés les chefs administratifs du village de Fio. Mais, quelque temps après, la charge a été confiée à un autre lignage du village. La grand-mère l'a alors renommé *Wítoro* (c'est+*pron. inter.*/appartient/village), « À qui appartient le village ? », dénonçant allusivement ce qu'elle considérait comme une usurpation. De même, *Sábusé* (est fatigué/cela/chez), « J'en ai assez », a ainsi été nommée par sa grand-mère qui, ne voulant pas dénoncer ouvertement les conflits familiaux, profita de la naissance de sa petite-fille pour ouvrir son cœur. Au moment de la naissance de *Ni'ó* (personne+mauvaise), « Mauvaise personne », l'ambiance villageoise était ternie par le

comportement désagréable d'un homme. En nommant ainsi l'enfant, sa grand-mère entendait non seulement insulter indirectement le « méchant homme » en question – qu'elle ne se serait pas aventurée à critiquer ouvertement par peur de ce dont il était capable –, mais aussi dénoncer la situation, afin d'obliger les membres du conseil villageois à prendre des dispositions.

18 La plupart des noms sont l'expression d'une critique implicite, d'une violence contenue par cette stratégie langagière. Pour celui qui a le pouvoir de donner un nom, cette petite parole – qui ne sera pas oubliée, qui sera énoncée chaque jour, et même après sa mort, tant que vivra l'individu nommé – est une véritable arme : elle porte en toute impunité la virulence de ses pensées, met à jour les soupçons, les amertumes, les infidélités, dévoile et oblige. Car elle a ce pouvoir, qu'a toute parole de type implicite, de savoir se faire entendre de celui qui est effectivement concerné, de celui qui est ainsi sommé de changer de comportement ou d'assumer ses actes répréhensibles. Dans un contexte où semble régner une certaine bonhomie, où les relations familiales et villageoises paraissent souvent dominées par la joie et l'insouciance, les noms-messages donnés aux enfants sont autant de flèches empoisonnées qui se préparent dans le secret des familles et se décochent au moment choisi pour ne pas rater leurs cibles.

19 Le nom énoncé dans le cadre anodin d'une petite cérémonie familiale, sans faste et présentée comme sans importance, est ainsi bien souvent l'expression d'une stratégie, manifestant l'intention non seulement de signifier (son avis, sa déception, son amertume…), mais aussi de faire agir. Car en donnant aux enfants des noms comme autant de messages indirectement énoncés « contre » quelqu'un, en réaction à un comportement désapprouvé ou contre coutume, les anciens espèrent bien se faire entendre des générations futures, qui ne manqueront pas de commenter le nom donné, d'expliciter le message et d'en transmettre la glose, proclamant par la même occasion le discours normé et critique qu'il contient[20].

Des noms percutants de qualité poétique

20 Il s'agit donc bel et bien d'une adresse indirecte, et les jeunes parents qui présentent inquiets le nouveau-né à leur famille pour la première fois savent qu'ils ont des chances d'être les destinataires de cette parole composée pour l'occasion. Tout ce qui ne sera pas dit ouvertement, tout ce qui pourrait entraîner une rupture ou une fâcherie que personne ne peut souhaiter, trouve ainsi un moyen d'être malgré tout exprimé.

21 L'avantage du recours à ce type de stratégie est similaire à celui que l'on trouve à dire des proverbes à la place des paroles critiques ou des commentaires désobligeants qu'on pourrait être amené à faire : ne peut se sentir visé que celui qui est effectivement concerné, mais il ne peut s'en plaindre sous peine de s'accuser lui-même des défauts ou des mauvais comportements dénoncés implicitement dans les quelques syllabes qui forment un nom individuel. On désigne d'ailleurs parfois en anglais ce type de noms par l'expression « proverbial names » (Obeng, 2001 par exemple). Dans certaines langues (ce n'est pas le cas en boomu), ces noms sont formés à partir de proverbes, énoncés sous une forme condensée ou elliptique (cf. les travaux de Wendy Schottman chez les Baatombu du Bénin, 1991, 1993). En nommant l'enfant, on adresse un proverbe, énoncé indirect, à ses parents ou bien à d'autres personnes qui, dans la mesure où elles maîtrisent ce type de discours, sauront à quoi s'en tenir.

22 On ne saurait négliger l'aspect poétique de cette parole messagère. Un nom est d'autant plus apprécié qu'il est bien formulé : on en est fier, il est l'objet de glose, on le gardera en mémoire… Les noms individuels comprennent en général deux ou trois syllabes, rarement plus[21]. Le nom doit être court pour pouvoir être utilisé au quotidien. On remarque ainsi que les prénoms chrétiens sont assez systématiquement diminués dès qu'ils dépassent deux syllabes : Jean-Baptiste deviendra « Ti », Bernadette « Detti », Hyppolite « 'Ipoli », Grégoire « Gré », Cyriaque « Siri »… De même, les noms donnés en boomu se verront diminués en pratique s'ils sont un peu longs : *Macíré*[22] peut devenir « *Círé* », *Yìrasé-mudɛ̀ré*[23] « *Dɛ̀ré* » ou *Niiso-tiánmi*[24] « *Tiánmi* ». Pour celui qui crée le nom, il s'agit cependant – comme nous l'avons vu – d'émettre un message et par conséquent de dire beaucoup en peu de phonèmes. Deux ou trois syllabes doivent ainsi porter un avis, voire toute une histoire. Si certains noms sont formés simplement d'un mot, d'autres s'apparentent plutôt à une phrase télescopée, le boomu –langue tonale – permettant l'usage d'élisions, d'ellipses et autres apocopes non seulement au niveau des phonèmes, mais aussi des tonèmes. Le ton d'une syllabe éludée peut se retrouver sur la syllabe précédente dont elle modifie ou module la hauteur.

23 Le nom de *ɲìnzin* (« Provocation ») en est un exemple. Composé de deux syllabes, il concentre une phrase qui devrait, si elle était énoncée en son entier, s'entendre ainsi : *lo zín mí yírè laà* (il/provoque…/*pron. réfl.*/…yeux… /lui+…*part. verb.* « à ») (littéralement : « Il le provoque »). *Wítoro*, nom d'un homme dont il a été question plus haut, est en fait la contraction de *'a wí te lóo* (c'est+*pron. inter.*/appartient/village) (littéralement : « À qui appartient le village ? »). *Mùúcirá* est également la contraction de *mù ɓɛ̀ɛ́ cirá wà* (cela+*nég.*/concerne+nous) : « Cela ne nous concerne pas ». De même *Dɛ̀ɛ̀nú*, nom qui peut être donné à un enfant « revenant », comme message d'espoir, est en condensé la phrase *(wa) dɛ̀ɛ̀ mu nuú* : ((nous)/regardons+cela/main+*loc.*) « Regardons dans la main de cela ». *Mámì* ou *Nu-mámì*, noms donnés dans les mêmes circonstances (plutôt aux filles pour le premier, aux garçons pour le second), sont le résumé de *nù-woó ɓɛ̀ɛ́ mi 'ò* (quelqu'un+*privatif/nég.*/veut/toi), « Personne ne veut de toi », le *má* marquant ici la négation. Enfin, *Hàssa* est une forme contractée de *hàre-sa* (« Sauf si… »), expression qui laisse implicite ce qu'on souhaite faire entendre et relève en fait de la menace. Ce nom est particulièrement virulent, car il faut comprendre derrière cette petite mise en garde qu'il s'agit d'une parole puissante faisant appel aux ancêtres. Ce qui est sous-entendu ici est « ce que vous m'avez fait, je n'en dirais rien, sauf si… » ; autrement dit : « que les ancêtres tranchent entre nous ! ».

24 Le nom choisi doit être percutant, et ces phrases télescopées citées en exemple ici le sont effectivement. Porter un tel nom est objet de fierté pour un individu, car il présente avec évidence une histoire forte. Mais certains noms qui – de prime abord – semblent plus simples et poétiquement moins travaillés peuvent également, d'un seul mot, évoquer toute la complexité d'une histoire et renvoyer à une glose mettant en valeur les compétences poétiques de celui qui a composé le nom. Ainsi en est-il des noms vus plus haut de *Zùára*, « Déconsidérée » ou de *Máwe*, « Cela ne se fait pas ». De même un nom comme *Bannu*, « Forêt » ou « Bosquet », dans sa simplicité, a été donné à un garçon né à une période de tension familiale, les deux fils de son grand-père paternel, créateur du nom, étant fâchés. En nommant l'enfant « Forêt », il voulait faire entendre à ses fils que leur conflit assombrissait la vie familiale, qu'ils étaient comme perdus dans la forêt, loin de la vie policée du village. Porter un tel nom, c'est évoquer les troubles qui donnent parfois à la vie des hommes un aspect sauvage. C'est ce que le

grand-père, par le choix de ce simple mot ayant valeur de discours, avait bien l'intention de dénoncer.

25 Que ce soit sous une forme contractée lisible dans le nom lui-même ou sous la forme de gloses élaborées à son sujet, l'innovation poétique est valorisée, non seulement par ceux qui ont la fierté de porter un nom rare et bien dit, mais aussi lors de la dation elle-même. En effet, dans ce contexte où l'on apprécie que quelqu'un sache faire entendre ce qu'il pense sans émettre de « mauvaise parole », la première énonciation du nom, quand l'enfant est présenté à la famille, est attendue comme on peut attendre la déclamation d'un poète. Chacun espère en effet avoir un bon mot à savourer, sauf peut-être ceux auxquels il est plus spécifiquement adressé, qui préfèreraient sans doute qu'on donne un nom plus ordinaire au nourrisson... La qualité poétique du nom choisi ne fait alors que renforcer son efficacité, dans la mesure où plus il est bien dit, plus il est percutant et reste en mémoire. Dans la concurrence des différents noms que peut porter un individu au cours de sa vie (car si chacun reçoit comme on l'a dit plusieurs noms dès sa naissance, d'autres pourront s'ajouter au cours de l'existence), celui qui est bien formulé a des chances de dominer les autres, d'être mieux retenu et plus facilement énoncé.

Conclusion

26 Contrairement à ce qui se passe lors du « vrai cancan » antillais et autres types de commérages étudiés dans cette région du monde, la forme d'adresse indirecte présentée ici ne s'appuie pas sur l'action du tiers, duquel on attendrait qu'il colporte le message désagréable qu'on ne saurait dire « en face » (Bougerol, 1997). L'enfant nommé n'a rien d'un messager « pernicieux » ; il n'est qu'un médiateur passif. Cependant, ce n'est pas une simple parole qui porte le message, mais un nom : choisi et donné par une personne d'autorité, il a vertu à être réitéré, dans la mesure où il désigne l'enfant lui-même. Le message est ainsi doublement efficace. D'une part, comme l'ont montré les réflexions sur les « noms de combat »[25] moose (ou mossi) de Junzo Kawada (1998) et les études portant sur les noms de chien dans certaines populations voisines des Bwa[26], la nomination joue un rôle en tant qu'outil de régulation des conflits. Celui qui choisit le nom manifeste son avis ou son mécontentement, tout en permettant que soient résorbées « en douceur » les tensions signifiées et entendues implicitement, sans que la cohésion sociale de l'ensemble soit remise en cause. La critique est alors adressée de manière acceptable, lors de cette situation particulière, par l'intermédiaire d'un nom donné à un nouveau-né. Le message parvient à ses destinataires, dans la mesure où ils détiennent les clés contextuelles permettant de l'entendre. Son émetteur a cependant respecté le code qui veut qu'on n'émette pas « en face » les paroles qui risquent de fâcher. D'autre part, ce type de nomination joue également un rôle normatif qu'il ne faut pas négliger. Chacun de ceux qui maîtrisent la langue peuvent en effet comprendre, en entendant un nom comme « Cela ne se fait pas », « Fais ton choix » ou « Femme-cadeau », le message implicite ainsi véhiculé. La parole des anciens effectue ainsi, de manière indirecte, mais non moins efficace, un travail de cadrage et de mise en ordre. Par ailleurs, la qualité poétique des noms renforce leur efficacité dans la mesure où elle en fait de bonnes paroles, qui seront d'autant mieux reçues qu'elles sont bien formulées. Le nouveau-né nommé est alors ce tiers innocent, prétexte à l'émission, sous la forme d'un nom-message, d'une parole signifiante : une parole attendue avec

inquiétude par ceux auxquels elle s'adresse, prêts malgré tout à l'accepter et à la répéter.

BIBLIOGRAPHIE

BONVINI, Emilio, 1985, Un exemple de communication linguistique orale : les noms de chiens chez les Kasina de Haute-Volta, *in* Jacqueline Thomas (éd.), *Linguistique, Ethnologie, Ethnolinguistique*, Paris, SELAF, p. 113- 126.

BONVINI, Emilio, 1987, Anthroponymes et zoonymes dans le contexte de la communication orale, *in* Jocelyne Fernandez-Vest (éd.), *Kalevala et traditions orales du monde*, Paris, CNRS, p. 503-510.

BOUGEROL, Christiane, 1997, *Une ethnographie des conflits aux Antilles. Jalousie, commérages, sorcellerie*, Paris, PUF.

BOUGEROL, Christiane, 2000, Commérages et adresses indirectes, l'exemple antillais, *in* Bertrand Masquelier et Jean-Louis Siran (éds), *Pour une anthropologie de l'interlocution, rhétoriques du quotidien*, Paris, L'Harmattan, p. 359-381.

BOURDIEU, Pierre, 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais ».

GRICE, H. Paul, 1979, Logique et conversation, *Communications*, n° 30, p. 41-58.

HOUIS, Maurice, 1963, *Les noms individuels chez les Mosi*, Dakar, IFAN.

JACQUES, Francis, 1985, *L'espace logique de l'interlocution*, Paris, PUF.

KABORÉ, Oger, 1982, *Les noms de chiens en pays mossi*, Mémoire de DEA, Université de Paris III.

KAWADA, Junzo, 1997, Le portrait et le nom propre, *Gradhiva*, n° 21, p. 1-37.

KAWADA, Junzo, 1998, *La voix. Étude d'ethnolinguistique comparative*, Paris, Éditions de l'EHESS [édition originale : *Koe*, Tokyo, Chikuma Shobô, 1988].

LEGUY, Cécile, 2000, Bouche délicieuse et bouche déchirée : Proverbe et polémique chez les Bwa du Mali, *Langage et Société*, n° 92, p. 45-70.

LEGUY, Cécile, 2005, Noms de personne et expression des ambitions matrimoniales chez les Bwa du Mali, *Journal des Africanistes*, Tome 75, fascicule II, p. 107-128.

LEGUY, Cécile, 2006, Des noms cités dans les proverbes. Au sujet d'une modalité du reproche indirect en contexte africain, *Cahiers de littérature orale*, n° 59/60, p. 165-183.

LEGUY, Cécile, 2011, Que disent les noms-messages ? Gestion de la parenté et nomination chez les Bwa (Mali), *L'Homme,* n° 197, p. 71-92.

LEGUY, Cécile, 2012, Nomination, organisation sociale et stratégies discursives chez les Bwa (Mali-Burkina Faso), *in* Sophie Chave-Dartoen, Cécile Leguy et Denis Monnerie (dir.), *Nomination et organisation sociale*, Paris, Armand Colin, Coll. « Recherches », p. 323-352.

OBENG, Samuel G., 2001, *African Anthroponymy. An Ethnopragmatic and Morphophonological Study of Personal Names in Akan and Some African Societies*, München, Lincom Europa.

SCHOTTMAN, Wendy, 1991, *La parole sociale dans la vie des Baatombu*, Thèse de doctorat en ethnologie, Université de Paris 5.

SCHOTTMAN, Wendy, 1993, Proverbial dog names of the Baatombu: A strategic alternative to silence, *Language in Society*, 22, pp. 539-554.

TANNEN, Deborah, 2004, Talking the Dog: Framing Pets as Interactional Resources in Family Discourse, *Research on Language and Social Interaction* 37 (4), pp. 399-420.

NOTES

1. Les Bwa (*sing.* : Boo) sont des cultivateurs sédentaires vivant au sud-est du Mali et à l'ouest du Burkina Faso (où ils sont plus couramment appelés Bwaba ou Bwawa). Ils parlent une langue gur, le bwamu (ou boomu au Mali). Les enquêtes ont été réalisées au Mali, dans un dialecte majoritaire du boomu dit « dialecte de Mandiakuy » (ou *dahanmu*).

2. Même si l'on constate depuis quelques années un certain retour aux pratiques « traditionnelles », les catholiques seraient entre 10 % et 40 % dans cette région. Il est difficile d'avoir des chiffres plus exacts et l'estimation varie du simple au double selon les sources.

3. *Bwa-tun* (Bwa/terre) est le nom par lequel les Bwa désignent le territoire sur lequel ils sont majoritaires, soit le cercle de Tominian et une partie du cercle de San au Mali, une partie des provinces du Mounhoun, de la Kossi et du Houet au Burkina Faso.

4. On constate en effet, notamment parmi ceux qui ont été scolarisés, mais pas seulement, un réel intérêt pour ces noms. Cependant, dans certains cas (en particulier dans les milieux citadins), l'aspect messager n'est pas toujours pris en compte, les parents donnant eux-mêmes des noms qu'ils choisissent parfois dans le corpus familial.

5. Non identifié.

6. Au sujet de ce type de noms couramment donnés en contexte africain, lire Houis, 1963, 19 *sqq*.

7. Un enfant qui naît après au moins deux décès d'enfants *in utero* ou en bas âge est nommé *híɓwè* : (mourir/revenir), « revenant ». Comme dans d'autres sociétés voisines, on pense qu'il s'agit du même enfant, qui cherche à naître et ne cesse de partir et de revenir.

8. Lors des enquêtes sur le terrain, chaque nom a été noté avec, quand cela était possible, les circonstances de la nomination, les raisons du choix, le sens du message et l'identité du donneur du nom. Le corpus compte un peu moins de deux cents noms, certains comprenant plusieurs occurrences.

9. Ou plutôt, pour reprendre les termes austiniens, puisqu'il ne s'agit pas ici d'énoncés constatifs, les noms-messages étant des énoncés à haute valeur performative (Leguy, 2011).

10. On peut renvoyer ici à la distinction que fait Junzo Kawada (1997) entre « concernité » et « complicité » : les personnes concernées sont plus exactement les destinataires directs du message, mais tous ceux qui partagent une certaine « capacité de réception et de compréhension » (p. 3) font partie du cercle plus large de complicité qui rassemble tous ceux pour qui le message « fait sens ».

11. *lo có yènú dó la* (il/a donné/nom/a mis…/lui+…sur).

12. Dans les plus anciennes familles chrétiennes par exemple, les personnes âgées, militants de la première heure, ne souhaitent pas forcément donner des noms-messages. Certains considèrent la pratique comme dépassée, voire néfaste dans la mesure où elle suppose qu'on attribue une dimension quasi « magique » à cette parole. À l'inverse, les plus jeunes générations s'intéressent au phénomène, mais n'en maîtrisent pas forcément tout le sens et les implications.

13. Pour répondre à cette demande, les prêtres salésiens espagnols installés au sud du pays boo malien ont produit, en 1994, une petite plaquette sur les noms visant à donner la signification ou l'équivalence en boomu de chaque nom chrétien (*O yenu we ? Les noms de personnes*, Touba, 1994).

14. Les Bwa sont patrilinéaires et pratiquent la patri-virilocalité ; une femme accouche généralement dans la maison de la mère de son mari, exceptionnellement dans une autre maison du village, très rarement ailleurs.

15. Le Do est le principe d'unité des Bwa.

16. On peut renvoyer ici aux propositions de Bourdieu selon lesquelles la force de la parole ne serait pas tant dans l'énoncé que dans la personne ou l'institution qui le produit (2001). Cependant, toute parole ne se vaut pas et la qualité, notamment poétique, de celle-ci n'est pas sans incidence sur l'impact qu'elle peut avoir, comme il sera vu plus bas.

17. Les lignages qui ont été en concurrence parce que chacun avait un prétendant pour une même jeune fille se considèrent comme étant en rivalité perpétuelle (ils se désignent réciproquement par un terme spécifique : *bàyánà*), celle-ci rendant tout mariage impossible, même si parfois elle date de nombreuses années et qu'il n'y a plus personne pour connaître les causes exactes de l'inimitié.

18. *Tan'-éré* est la contraction de *tanu-éré* : voix/une seule, *tanu* désignant la voix, mais aussi la parole quand elle est de poids.

19. Nommer l'enfant ainsi, c'est une manière indirecte de signifier qu'on a pu obtenir les faveurs d'une femme précédemment promise à un autre sans trop de peine : sans travailler dans le champ de son père, sans faire de longues démarches ni de nombreux cadeaux, comme il est de coutume de le faire quand on fait la cour à une fille. Ici, les cadeaux ont été faits par un autre, ce qui est ironiquement signifié.

20. Ce qui a été montré plus amplement dans un précédent article (Leguy, 2011).

21. La grande majorité des noms du corpus comportent deux ou trois syllabes, cinq noms comportent quatre syllabes, seul un nom comporte six syllabes.

22. « Marteau » : nom généralement donné quand l'enfant naît chez un forgeron.

23. /yeux/sont bien/cela/ regarder+*suff. de lieu*/ : « Regardons bien ».

24. /gens/*suff. de possession*/vérité/existe/ : « La vérité est à celui qui a des gens (de la famille) ».

25. Les « noms de combat » ou « noms de labour » sont des noms que l'individu ayant grandi se donne à lui-même quand, de porteur de message, il décide de devenir « émetteur » et de faire savoir ainsi ce qu'il veut qu'on entende. Ces noms peuvent être des autoglorifications, mais ils peuvent aussi être des messages de mécontentement ou d'accusation adressés à une personne précise. En demandant à ses amis de l'appeler de cette nouvelle manière, l'individu fait entendre son message sans le dire directement, mais en le faisant énoncer par d'autres personnes (Kawada, 1998, 108 *sqq*)

26. Pour plus de détails, lire, entre autres, Kaboré (1982) et Bonvini (1985, 1987).

RÉSUMÉS

L'adresse indirecte est-elle efficace quand le tiers n'est qu'un médiateur passif ? C'est ce que semblent supposer ceux qui choisissent les noms des nouveau-nés chez les Bwa, trouvant ainsi prétexte à émettre les paroles qu'ils ne sauraient dire directement. Les messages portés par les noms s'adressent indirectement soit à une personne précise, soit à un ensemble de personnes, soit encore à la communauté tout entière. L'enfant n'est que le support innocent d'une parole qui ne le concerne généralement pas, même si bien souvent elle résume toute une histoire qu'il apprendra à gloser, qu'il s'agisse des tensions provoquées par le mariage de ses parents, de

conflits familiaux dont on souhaite la fin ou bien plus simplement des difficultés de la vie ordinaire. Nous chercherons à saisir l'efficacité d'une telle adresse indirecte et verrons dans quelle mesure on peut relever, dans la pratique des noms-messages, des degrés différents d'indirection, selon que l'on comprenne le message en contexte parce qu'on est concerné ou bien qu'on en saisisse seulement le caractère conventionnel et normatif.

Is indirectness effective when the third party is a passive mediator? This is seemingly what is assumed by those who choose the names of newborns among the Bwa, thus finding a pretext to issue the words they cannot say directly. The messages conveyed by the names are indirectly addressed to a specific person, or to a group of people, or even to the entire community. The child is an innocent bearer of a name that does not generally concern him, although it often summarizes a story he learns to explain: whether about tensions caused by the marriage of his parents, or a family conflict whose resolution is desired, or simply the difficulties of everyday life. In this paper we seek to understand the efficacy of such an indirect address and see how we can find out, in this proverbial-names practice, different degrees of indirection that would depend upon whether one understands the message in context, and in respect of one's involvement in it, or one grasps only the conventional and normative conveyed meaning.

INDEX

Keywords : Indirectness, Proverbial-names, Pragmatic Efficiency, Performativity, Bwa, Mali, Burkina Faso, Anthropology
nomsmotscles Bwa
Mots-clés : adresse indirecte, noms-messages, efficacité, performativité
Index géographique : Mali, Burkina Faso
Thèmes : anthropologie (Afrique)